

Trois scénarii de sortie de crise en Lybie : Le bon, le brut et le truand

Ça y est ! Un groupe de nations s'est enfin décidé, après beaucoup de tergiversations, de discussions et, sans doute, de compromis, à lancer des opérations en Libye sous mandat de l'ONU afin de permettre aux insurgés de Benghazi de souffler et, pourquoi pas, de reprendre l'offensive vers Tripoli. Comme à chaque début de campagne militaire (Irak, Kosovo...), les opérations se déroulent vite et bien, les résultats sont visibles sur le terrain et la confiance des états-majors militaires et politiques inébranlable dans la victoire.

Mais l'Histoire montre qu'il faut toujours se méfier de l'euphorie des premiers jours et que, la première vague d'assaut menée, il faut toujours revenir sur ses pas pour s'assurer de la mise hors de combat définitive de l'ennemi et pour compter ses pertes. A cette vérité, s'ajoute la nécessité de mener, parallèlement aux opérations sur le terrain, une guerre de la communication, puisque aujourd'hui, le faire savoir est devenu aussi important que le savoir-faire.

Bien sûr, l'essentiel est fait puisque l'étau des forces du colonel Kadhafi semble s'être desserré autour de Benghazi. Mais une guerre se gère dans l'espace ET dans le temps et celle qui vient de commencer au Sud de la Méditerranée risque d'être longue. Elle aura par ailleurs un impact sur les équilibres de la « Mare angustura » dont l'ampleur est insoupçonnée aujourd'hui.

Pour autant, il faut bien essayer d'imaginer les différents scénarii de sortie de crise libyen. A l'instar de l'excellent film de Sergio Leone de 1966, j'en vois trois : le bon, le brutal et le truand :

La chute du régime par les insurgés, scénario idéal pour la communauté internationale

Bien sûr, on en rêve dans les états-majors. Les insurgés, revigorés par le soutien de la Communauté internationale, rassurés par l'appui des avions de la coalition, se remettent en route vers Tripoli et leurs colonnes « libératrices » ne rencontrent que peu de résistances, les populations locales adhérant à la cause des insurgés au fur et à mesure de leur avancée. Dans cette hypothèse, le régime tombe comme un fruit mûr et le dictateur s'enfuit ou se suicide, tel Hitler dans son bunker. Cette solution a la faveur de tous les stratèges mais elle n'a que peu de chances de se réaliser car elles reposent sur trop de présuppositions¹. La première, et non des moindres, est que les insurgés parviennent à se mobiliser à nouveau, à se réorganiser et à planifier des opérations vers l'Ouest ; opérations qui devront être de plus en plus élaborées. Or, c'est loin d'être le cas, sauf à déployer sur le terrain du personnel pour les encadrer ou des officiers de liaison, notamment pour éviter les tirs fratricides ou les dommages collatéraux. Qui plus est, l'imbrication actuelle des forces en présence ne simplifiera pas la tâche. Deuxième présupposition, la volonté des insurgés de « finir le travail » dans les plus brefs délais, car toute enlisement sera néfaste à une coalition internationale dont le centre de gravité² est bien la cohésion (le problème de la légitimité a été réglé par le mandat de l'ONU).

A supposer même que les insurgés aient repris confiance dans leur chances de succès, pourquoi se presseraient-ils et surtout, pourquoi n'attendraient-ils pas que les forces ennemies soient affaiblies au point de ne plus vouloir résister ? Et pourquoi combattre aujourd'hui des adversaires qui seront peut-être morts-demain sous les bombes des avions de la coalition ? Troisième présupposition, enfin, le ralliement spontané de tous les Libyens aux libérateurs venus de l'Est. On ne cesse de répéter que les manifestations de soutien au Guide à Tripoli, savamment médiatisées par le pouvoir en place, sont organisées et ne sont pas spontanées. En est-on vraiment sûr ? Il ne faudrait pas qu'à l'approche de

¹ Une présupposition en planification est une Hypothèse conditionnant la validité de la planification étudiée. Toute présupposition doit être nécessaire, c'est-à-dire porter sur un facteur essentiel à la validité de l'étude, plausible, c'est-à-dire cohérente avec la situation actuelle ou future, vérifiable au plus tard au moment où sera décidée l'opération qu'elle conditionne.

² Le centre de gravité est une caractéristique, capacité ou situation géographique dont une organisation ou ses adversaires tirent leur liberté d'action, leur puissance ou leur volonté de résister. Le centre de gravité peut être une notion abstraite (soutien populaire, alliance, etc.) ou concrète (experts, réserves stratégiques, structure de décision, maison mère, etc.). « Planification et gestion de crise », T. Fusalba, L'Harmattan, 2009.

Tripoli, le conflit ne dégénère en guerre civile dont on connaît les effets désastreux notamment sur la construction d'une nation.

L'enlèvement du conflit et la scission du pays en deux : le scénario à l'ivoirienne

Tout stratège militaire sait que la plus grande difficulté n'est pas d'abattre un tyran mais d'éviter qu'un autre ne prenne sa place, même sous l'apparence d'une démocratie. Or, dans le cas où les partisans du colonel Kadhafi refuseraient d'abandonner leur maître, le scénario d'un partage du pays en deux, façon Côte d'Ivoire, n'est pas à exclure. Ce cas de figure est le plus dangereux de tous car il ne règle pas le problème mais le démultiplie. Réfugié dans une demi-Lybie occidentale, nul doute que l'ancien dictateur n'intensifie ses intrigues dans l'espoir de regagner son bien. Dans cette hypothèse, aussi, les menaces qu'il a proférées sur d'éventuelles actions terroristes en méditerranée et dans les « pays traîtres » prendraient alors tout leur sens. Il s'en suivrait une période d'instabilité durable qui gagnerait la région, dont on connaît la fragilité des équilibres. A n'en point douter, des dissensions apparaîtraient dans la coalition, certains pays estimant qu'il vaut mieux négocier avec le diable que de voir ses démons dans son jardin. Ainsi, le colonel Kadhafi aurait tout loisir d'œuvrer au niveau diplomatique afin de s'assurer, si ce n'est du soutien, du moins la neutralité de pays pesant sur la scène internationale. Il jouerait certainement plus encore la carte du pays musulman agressé par les croisés, et nul doute que le temps passant, il ne trouve écho dans certains pays qui redoutent que l'intervention en Libye au nom de la démocratie ne fasse jurisprudence.

Le « départ » du colonel Kadhafi provoqué par son entourage : le complot acceptable

Aucun politique ni diplomate ne le dira ouvertement, mais beaucoup en rêve sûrement. D'ailleurs, gageons qu'il y a déjà, dans l'entourage restreint de Kadhafi, de hauts responsables qui ont été contactés discrètement par des agences nationales et/ou des ambassades, afin de tester leur fidélité au colonel. Des accords ont même peut-être été proposés (impunité, départ en sécurité...) contre des informations, voire une aide plus directe. Bien sûr, cela ressemble à un film hollywoodien mais qui peut nier que si le dictateur libyen était abattu par un proche, cela n'aurait que des avantages ? Cela montrerait de façon éclatante que les affirmations tonitruantes du leader sur l'amour que lui porte son peuple ne sont que des professions de foi. Cela dédouanerait les nations occidentales qui ne cessent de répéter qu'elles se conformeront strictement à la résolution de l'ONU, résolution qui ne prévoit pas de s'en prendre au tyran. Enfin, cela permettrait d'entrevoir une réconciliation nationale entre tous les libyens, les insurgés étant plus enclins à pardonner à leurs concitoyens de Tripoli, s'ils abattaient le colonel sans attendre leur arrivée.

L'engagement de la coalition en Libye représente donc un pari risqué. Les récentes critiques de la Ligue Arabe, pourtant favorable, celles de la Russie, les réserves de la Chine autant que le non engagement pour l'instant d'avions arabes aux côtés des européens³ et américains soulignent la difficulté qu'ont les stratèges civils et militaires à percevoir la façon dont la crise va évoluer.

Les trois scénarii proposés ci-dessus sont certes crédibles. Mais, à n'en point douter, c'est un quatrième qui verra le jour, car la crise à ceci de « formidable » qu'elle surgit parfois là où on l'attend et rarement quand on l'attend, mais qu'elle ne se règle jamais comme on l'espérait !

Thierry Fusalba
Lieutenant-colonel de réserve
Conseil en communication et gestion de crise
Chargé de cours « stratégie de gestion de crise » IRIS

³ A ce titre, on imagine l'insistance dont doivent faire preuve les nations occidentales pour ce qui resterait essentiellement symbolique : des avions du Qatar ou des EAU aux côtés d'avions français, US ou anglais.